

# «La malédiction de la médiocrité pèse sur notre époque»

*Kurt Tucholsky (1890–1935)*

Si l'on ne savait pas que cette citation date du siècle passé et qu'elle émane de l'écrivain Kurt Tucholsky, tout porterait à croire qu'elle fait directement référence à notre époque et à notre métier. En raison des conditions qui règnent à l'heure actuelle, les médecins ont de plus en plus de difficultés à agir du mieux qu'ils peuvent pour le bien de leurs patients. Notre activité quotidienne est marquée par des directives et des prescriptions qui n'ont que peu de liens avec l'exercice de la profession. A l'instar de l'araignée qui tisse sa toile autour de sa proie jusqu'à l'empêcher de se mouvoir, notre liberté de pratique est entravée par des règlements et des objectifs imposés. Alors que nos confrères en pratique privée croulent sous les certificats à établir et voient de plus en plus souvent leurs traitements influencés par des pressions extérieures, nous médecins hospitaliers, sommes constamment confrontés à des groupes de travail, des conventions d'objectifs, des évaluations de résultats et d'autres mesures pseudo-qualitatives. Bien qu'il existe déjà suffisamment de bons concepts qualitatifs tels que les cercles de qualité ou les déclarations d'incidents critiques (CIRS), il nous faut constamment optimiser notre travail de sorte que l'on en vient à oublier que si nous pouvions consacrer plus de temps aux patients, cela serait profitable à la qualité. En effet, ce que l'on nomme qualité est le produit des efforts individuels de chacun et signifie également auto-critique et ouverture d'esprit face aux réflexions d'autrui, afin que nous puissions progresser et aboutir à de nouveaux résultats. Or, au lieu de nous consacrer à cela, il nous faut participer à des groupes de travail et des séances qui traitent principalement de questions annexes à notre activité hospitalière quotidienne. C'est là l'un des corollaires du New Public Management, qui nous gratifie également de définitions du genre: «L'activité principale de tout hôpital doit tourner autour du conseil d'entreprise et des finances».

Pour ce qui est de la formation postgraduée, nos jeunes confrères se voient eux aussi bridés par une foule de prescriptions. J'en veux pour preuve la rigidité des ordonnances

se rapportant à la nouvelle loi sur le travail qui interdit – sous peine de sanctions – aux jeunes médecins de travailler plus de 50 heures par semaine. Il suffit de penser aux musiciens virtuoses ou aux sportifs d'élite pour en conclure qu'il est impossible de former des médecins de pointe dans de ces conditions. Développer de nouveaux savoirs et innover demande une certaine liberté et nous savons tous que des règles trop restrictives entravent cette évolution. Il va de soi que personne ne souhaite que les médecins-assistants soient soumis aux mêmes conditions d'exploitation qu'il y a vingt ans, et que cette réduction du temps de travail est louable, mais la sur-réglementation actuelle empêche de former d'excellents praticiens. Et comment les jeunes médecins peuvent-ils apprendre à trouver l'équilibre entre vie professionnelle et vie privée s'ils ne sont jamais confrontés à leurs propres limites, alors que la condition pour se dépasser consiste justement à connaître ses limites?

Nous sommes redevenus un peuple de cueilleurs et de chasseurs. Nous récoltons des points et des crédits, partons à l'assaut des objectifs et des exigences pseudo-qualitatives jusqu'à en oublier de nous arrêter un instant pour réfléchir et nous concentrer sur l'essentiel, à savoir traiter nos patients avec tout le calme et la diligence voulus.

Pour transcender la médiocrité, il convient de nous libérer des contraintes administratives qui pèsent sur notre travail et entravent la prise en charge des patients. Nous devons à nouveau pouvoir consacrer plus de temps à la recherche, à la formation postgraduée, aux travaux scientifiques ou, plus simplement, à la vie pour acquérir de nouvelles expériences. Pour nous encourager dans cette voie, un autre grand écrivain a dit très à propos:

«Aucune avancée n'est plus difficile que le retour à la raison.»  
*Berthold Brecht (1898–1956)*

*Dr Brigitte Muff,  
membre du Comité central de la FMH*